

ÉDITION LIMITÉE

KRESSMANN TAYLOR

INCONNU
à cette
ADRESSE

Préface de
PHILIPPE CLAUDEL

+ CAHIER SPÉCIAL :
INTERVIEW INÉDITE de l'auteur
L'incroyable aventure d'un **LIVRE CULTE**
CAHIER PHOTOS : les acteurs et la pièce de théâtre

autrement



INCONNU à cette ADRESSE

Pour leur 40^e anniversaire, les éditions Autrement rééditent ce roman dans une édition limitée et enrichie : photos, témoignages et documents inédits mettent à jour les secrets d'un classique contemporain.

Ils sont tous deux allemands. L'un est juif, l'autre non, et leur amitié semble indéfectible. Ils partent fonder une galerie d'art en Californie. Quelques années plus tard, Martin rentre en Allemagne. Au fil de leur échange épistolaire, Max prend la mesure d'une contamination morale sournoise et terrifiante : Martin est peu à peu gagné par l'idéologie du III^e Reich. Le sentiment de trahison est immense – et la tragédie ne fait que commencer.

Américaine, **Kathrine Kressmann Taylor** (1903-1996) accède au statut d'écrivain avec la publication d'*Inconnu à cette adresse* en 1938. Elle est également l'auteur de deux autres romans, d'un récit et de deux recueils de nouvelles.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Lévy-Bram.

Inconnu à cette adresse

Titre original : *Address Unknown*.

© 1938 by Kressmann Taylor.

© renewed 1966 by C. Douglas Taylor.

All rights reserved including the right of reproduction in whole or in form.

Publié avec l'accord de l'éditeur originel, Simon & Schuster, Inc., New York.

© Éditions Autrement, Paris, 1999 pour la traduction française.

© Éditions Autrement, Paris, 2015, pour la présente édition.

www.autrement.com

KRESSMANN TAYLOR

Inconnu à cette adresse

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michèle Lévy-Bram*

Préface de Philippe Claudel

Éditions Autrement **Littératures**

*Remerciements à Hans Hopman
pour nous avoir fait connaître ce livre.*

De la perfection du crime et du texte

Le lecteur qui n'a pas le goût des armes devrait reposer immédiatement ce livre, car il contient sans doute la plus originale et la plus efficace d'entre elles qu'il ait été jamais donné de concevoir. Une arme parfaite pour un crime qui l'est tout autant. Un crime d'autant plus impeccable qu'il se joue à distance – une distance continentale ! – et qui néanmoins provoque la mort de la victime avec la plus grande efficacité sans que le meurtrier ait sur lui la plus petite goutte de sang, sans qu'il ait à s'occuper de la charge toujours fastidieuse et désagréable de transporter et de faire disparaître un cadavre et, cerise sur le macabre gâteau, sans même craindre un jour d'être arrêté, inculqué, jugé et condamné pour ce qu'il a fait.

Pour autant, on ne peut pas vraiment dire que le texte de Kressmann Taylor appartienne

au genre policier, ni même à celui du roman noir. Pas d'enquête, pas de mystère, une arme, on vient de le dire, qui n'en a pas l'apparence, une mort dont on nous épargne les détails mais qu'on ne peut ignorer. Et si l'Histoire, celle contemporaine du temps de l'écriture, apparaît comme une composante importante du texte, un rouage central dans la construction de son intrigue, elle ne peut non plus à elle seule permettre de caractériser le récit qui prend l'apparence d'une correspondance entre deux amis, Max et Martin, propriétaires associés d'une galerie de peinture de San Francisco, mais dont l'un décide de regagner l'Allemagne, sa terre natale, que l'autre connaît également bien pour y avoir étudié.

Si le roman épistolaire use souvent de sa forme pour accréditer un effet réaliste et confronter directement le lecteur aux voix et aux mots des personnages, dans un rapport de haute intimité, comme si nul auteur n'avait été là pour les mettre en scène, Kressmann Taylor justifie plus encore, et de façon unique, le choix de cette forme car c'est par elle, grâce à elle, que soudain le suspense connaîtra son acmé et sa résolution. Je ne vois personnellement pas d'autres exemples d'œuvres littéraires

dont la forme nourrit autant le sens et s'intègre dans la construction dramatique de l'intrigue, au point d'en faire viscéralement partie. Et ce n'est évidemment pas là le moindre tour de force de ce texte.

La profonde et sincère amitié, la trahison, la vénalité, l'effondrement des convictions, le double visage des êtres, leur facilité à renier ceux et ce qu'ils ont aimés, les petits et grands arrangements avec le Mal, la disparition de toute morale face à l'Histoire quand elle se fait terrifiante, la vengeance, voici le riche et complexe terreau qui nourrit le livre. Livre bref, et c'est là aussi un exploit de nous donner en si peu de pages l'opportunité de savourer et de s'horrorifier des grands écarts opérés par les sentiments et les attitudes des deux protagonistes, Max et Martin, dans lesquels, pour peu qu'on se livre à un examen d'honnêteté, on devrait peu ou prou pouvoir se reconnaître même si cela est désagréable à constater.

À quoi résiste donc la solidité d'une amitié ? Le texte de Kressmann Taylor pourrait passer pour une expérience de laboratoire qui tenterait de répondre à cette question et, pour ce faire, mettrait en péril, par un ensemble de stimuli visant à la fragiliser, sa beauté exemplaire

qui est celle que l'on perçoit au début de l'histoire, dans la première lettre qui a valeur, dirait-on au théâtre, de scène d'exposition. Certains la trouveront peut-être d'ailleurs maladroite et naïve, cette lettre initiale, tant elle est chargée de l'intention de nous faire apprécier les détails indéniables d'une amitié profonde et partagée, et des moments de vie qui l'accréditent. Mais il ne faudra pas s'arrêter à cela, et encore moins en être gêné car si elle peint une manière de paradis, c'est pour mieux par la suite nous mener vers un progressif enfer.

Rarement un auteur aura à ce point joué avec son lecteur, non pas pour lui cacher des choses, mais pour les lui faire imaginer, et pour l'associer à une mécanique qui s'assemble progressivement en prenant l'aspect d'un piège diabolique, un piège de papier pourtant, dont la culmination n'est pas sans provoquer un frisson et une joie – j'entends une joie de lecteur, joie trouble d'avoir assisté à une mise à mort enchâssée dans un scénario parfait – que l'on éprouve souvent en regardant un film d'Alfred Hitchcock. Le cinéaste savait parfaitement développer l'histoire qui était le cœur de son scénario, mais il avait aussi le dessein, dans le même temps,

d'associer le spectateur au déroulé qu'il mettait en place, en jouant sur ses peurs, ses sentiments, ses fantasmes, ses attentes et ses effrois, en faisant de lui également un complice, voire même une sorte d'inspirateur car il parvenait à lui donner l'illusion et la jouissance que son intelligence lui permettait d'imaginer et de devancer ce qui allait, dans les secondes ou minutes suivantes, se produire à l'écran. Le lecteur retrouvera ici aussi ce trouble jeu.

J'ignore si Hitchcock avait lu *Address Unknown* lors de sa parution en 1938 ou dans les années qui suivirent, mais le film qu'en avait tiré William Cameron Menzies, en 1944, se réfère par bien des points à la grammaire et au style hitchcockiens. Bien évidemment, il ne s'agit pas là de déceler chez Kressmann Taylor une quelconque influence de l'Anglais, son contemporain, qui n'avait pas encore atteint, quand elle rédigeait et publiait son œuvre, la notoriété et l'influence qu'il aurait par la suite, mais plutôt d'en prendre la mesure et de lui donner la place et la hauteur que l'histoire littéraire a tardé à lui attribuer.

Et j'en viens là à m'étonner d'un mystère qui m'avait d'ailleurs fait croire, lors de ma première lecture du texte au moment de sa

parution française, à une supercherie : comment se faisait-il, me disais-je, qu'un diamant littéraire de cette eau n'ait pas été connu plus tôt en France et n'ait pas permis à son auteur d'accéder à une célébrité mondiale ? Je refusais de croire qu'un tel fait ait été possible, moi qui professais souvent et qui, n'ayant pas retenu cette leçon, continue à affirmer qu'il n'existe pas de chef-d'œuvre inconnu. Le roman de Kressmann Taylor le prouve bien pourtant, qui avait certes rencontré un large public lors de sa première publication, mais qu'on avait oublié assez vite alors qu'il avait une singularité et une puissance lui permettant de devenir, bien avant notre époque, un classique de la littérature mondiale.

J'aimais beaucoup cette sensation de supercherie qui avait été la mienne. Elle me paraissait redoubler mon plaisir de lecture. Non seulement je venais de découvrir une sorte de chef-d'œuvre, mais en plus je me disais qu'il était le fruit d'un complot visant à me faire croire qu'un auteur d'avant-guerre, dont je n'avais jamais entendu parler, avait imaginé la forme parfaite et avait de plus compris, au moment où beaucoup encore s'aveuglaient, que le régime nazi allait vriller l'âme des plus solides des hommes et pro-

voquer l'effacement et la mort, de façon programmatique, de celles et ceux qu'il considérait comme des sous-hommes ou qui s'opposaient à lui. Je trouvais cette acuité tout bonnement anachronique.

Désormais, je ne peux que me rendre à l'évidence. *Inconnu à cette adresse* est bien un livre rédigé et publié en 1938, dont l'auteur est une femme, Kathrine Kressmann Taylor, qui a préféré prendre un nom d'homme pour pseudonyme. Elle est véritablement née dans l'Oregon en 1903, et elle est morte en 1996. Elle aura travaillé dans la publicité avant de devenir après-guerre professeur dans une université de la côte Est. Son œuvre n'est pas très abondante mais elle est réelle. Mon grand rêve de mystification à propos de ce livre est donc bel et bien mort. Il m'en faut faire le deuil. Mais je me console en songeant que le tour de force est plus impressionnant encore d'avoir, avant même la tourmente née d'une idéologie folle qui allait foudroyer le monde civilisé, réussi dans un texte qui n'est pas un pamphlet, qui n'est pas un essai, qui n'est pas un reportage, qui n'est pas le fruit d'une humeur blessée, à mettre en scène, de façon élégante et indirecte, le Mal à l'œuvre. La chair du livre est réduite

à l'essentiel, mais elle palpite : deux amis de jeunesse, deux amis intimes, deux frères de sang, des figures périphériques, épouse, enfants, sœur, qui donnent à leur relation l'épaisseur d'une humanité vraie, une humanité contrainte de se révéler quand près d'elle, autour d'elle, le monde vacille. Il y a ici la matière du tragique, du tragique profond et éternel. Face à des choix qui le font hésiter entre la préservation de sa vie, de celle des siens, et le regard froid de la morale, qui nous voit et nous juge même au sein des ténèbres, l'homme peut parfois balancer. Il peut aussi chuter sans fin.

Inconnu à cette adresse, dans la rapidité de son déroulement que sa brièveté même accentue, déploie un vaste paysage, qui va du calme des beaux jours à ceux terriblement amers de la trahison, du reniement et de la vengeance. Le texte avance vers l'abîme et nous fait passer du grand ciel bleu de Californie à celui bas et noir, apocalyptique, d'une Allemagne devenue folle, et tout cela, sans grand effet mais avec une trouvaille géniale, tout cela avec quelques lettres, simplement quelques lettres, qui ne sont que des mots sur du papier, comme la littérature peut l'être, des lettres faites de

lettres, de lettres de rien avec lesquelles on
forme aussi bien des mots d'amour que des mots
de mort.

Philippe Claudel,
mars 2015

GALERIE SCHULSE-EISENSTEIN,
SAN FRANCISCO, CALIFORNIE, USA

Le 12 novembre 1932

Herrn Martin Schulse
Schloss Rantzenburg
Munich, ALLEMAGNE

Mon cher Martin,

Te voilà de retour en Allemagne. Comme je t'envie... Je n'ai pas revu ce pays depuis mes années d'étudiant, mais le charme d'*Unter den Linden* agit encore sur moi, tout comme la largeur de vues, la liberté intellectuelle, les discussions, la musique, la camaraderie enjouée que j'ai connues là-bas. Et voilà que maintenant on en a même fini avec l'esprit hobereau, l'arrogance prussienne et le militarisme. C'est une Allemagne démocratique que tu retrouves, une terre de culture où une magnifique liberté politique est en train de s'instaurer. Il y fera bon vivre.

Ta nouvelle adresse a fait grosse impression sur moi, et je me réjouis que la traversée ait été si agréable pour Elsa et les rejetons.

Personnellement, je ne suis pas aussi heureux que toi. Le dimanche matin, je me sens désormais bien seul – un pauvre célibataire sans but dans la vie. Mon dimanche américain, c'est maintenant au-delà des vastes mers que je le passe en pensée. Je revois la grande vieille maison sur la colline, la chaleur de ton accueil – une journée que nous ne passons pas ensemble est toujours incomplète, m'assurais-tu. Et notre chère Elsa, si gaie, qui accourait vers moi, radieuse, en s'écriant : « Max, Max ! », puis me prenait la main pour m'entraîner à l'intérieur et déboucher une bouteille de mon schnaps favori. Et vos merveilleux garçons – surtout ton Heinrich, si beau... Quand je le reverrai, il sera déjà un homme.

Et le dîner... Puis-je espérer manger un jour comme j'ai mangé là-bas ? Maintenant, je vais au restaurant et, devant mon rosbif solitaire, j'ai des visions de Gebackener Schinken, cet exquis jambon en brioche fumant dans sa sauce au vin de Bourgogne ; et de Spätzle, ah ! ces fines pâtes fraîches ; et de Spargeel, ces asperges incomparables. Non, décidément, je ne me réconcilierai jamais avec mon régime américain. Et les vins, si précautionneusement déchargés des bateaux allemands, et les toasts que nous avons portés

Du même auteur
aux Éditions Autrement

Journal de l'année du désastre, 2012.

Ainsi rêvent les femmes, 2006.

Ainsi mentent les hommes, 2004.

Inconnu à cette adresse, édition reliée, 2002.

Jour sans retour, 2002.

ISBN : 978-2-7467-4232-1
N° d'édition : L.69ELFN000391.N001
Dépôt légal : juin 2015